

Bonhomme

Projet Théâtrale de Paul Mosseray



Note d'intention

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu être comédien. À l'origine, je crois que c'était surtout pour me faire remarquer au sein de ma fratrie de cinq enfants. Mais quand j'y repense, un souvenir d'enfance me revient toujours en tête.

J'ai 10 ou 11 ans, je suis dans la cour de récréation. Une bande de garçons de ma classe se regroupe autour de moi, me pointe du doigt et crie à l'unisson : « *Pleure, pleure, pleure !* » Je me souviens des regards, d'une bouffée de chaleur, et presque instantanément des larmes qui montent. Puis, la honte. Deux ou trois ans plus tard, je commençais le théâtre d'improvisation. C'est là que j'ai fait mes premières armes. C'est là qu'est né le clown. Le clown comme une arme pour lutter contre les larmes.

Si je suis devenu comédien, est-ce que ce ne serait pas, au fond, pour apprendre à ne pas pleurer? Ou pour avoir enfin le droit de le faire ?

Parce qu'on apprend très tôt aux garçons à faire taire certaines émotions : La tristesse est une faiblesse. La peur, une humiliation. La douceur, un risque de déclassement dans la hiérarchie masculine. Très vite, on comprend qu'il faut tenir le choc, prendre sur soi.

Cette silencieuse émotionnelle paraît anodine quand elle commence dans une cour de récréation. Pourtant, elle produit des adultes incapables de nommer ce qu'ils ressentent. Des hommes qui confondent souvent vulnérabilité et faiblesse, domination et confiance en soi, violence et puissance. Et les conséquences sont là, aujourd'hui, partout autour de nous.

Dans cette culture du viol où certains hommes ont appris à considérer le refus comme une attaque contre leur virilité. Dans l'explosion des figures masculinistes sur les réseaux sociaux qui transforment la frustration masculine en haine des femmes. Dans ces leaders politiques autoritaires qui rejouent sans cesse la même partition viriliste : montrer les muscles, écraser l'adversaire, ne jamais douter, ne jamais s'excuser. Comme si gouverner le monde consistait encore à prouver qu'on est "un bonhomme".

Moi, j'ai toujours eu la sensation de ne pas correspondre complètement à ce modèle. On m'a souvent dit que j'étais « trop sensible ». Et encore aujourd'hui, il m'arrive de me sentir déplacé dans certains groupes d'hommes. Pourtant, ces codes, je les ai intégrés moi aussi et ils continuent à peser sur mes comportements et mes choix .

Alors aujourd'hui, j'essaie de réapprendre à écouter mes émotions au lieu de les étouffer. Et je me demande : est-ce qu'on pourrait réinventer une masculinité qui valorise enfin le soin, l'écoute, l'empathie, la tendresse ? Une masculinité qui ne fabriquerait plus des handicapés émotionnels ?

C'est cette question que j'aimerais creuser. À travers elle, je veux explorer la construction de la masculinité dès le plus jeune âge : dans la cour de récréation, bien sûr, mais surtout en dehors, hors cadre, loin du regard des adultes. Ces espaces de liberté où se fabriquent déjà nos futurs comportements, nos postures et nos manières d'habiter le monde.

Pour cela, je me replonge dans mes souvenirs d'enfance et plus particulièrement de préadolescence, ce moment trouble où les identités se construisent à partir de modèles qu'on ne choisit pas toujours.

Je replonge dans le Charleroi des années 2000. Une ville en mutation, marquée par la fermeture en chaîne des usines, par une violence sociale diffuse, par un sentiment d'abandon qui imprègne les rues autant que les corps. Une ville qui se vide, se fissure et se transforme en un immense chantier.

En parallèle, nos propres corps changent eux aussi. Nous grandissons au milieu des ruines d'une période dorée que personne n'a connu, dans une époque traversée par une peur collective: l'apparition de la figure du "grand méchant loup" au volant de sa camionnette blanche. Cette figure n'était pas qu'un symbole, chez nous c'était très concret car c'est au bout de la rue qu'on a retrouver le corps des « deux petites ». Cette ombre planante redessine l'espace public comme un territoire de tous les dangers.

Les terrains vagues deviennent des zones interdites, mais aussi des terrains d'aventure. La ville se contracte et s'ouvre à la fois dans notre imaginaire.

Comme Charleroi, nous étions en chantier.

Et dans ce décor de friches industrielles, de parkings vides et de cours de récréation, nous apprenions déjà ce qu'il fallait être pour devenir un garçon : ne pas pleurer, tenir le choc, jouer la force, cacher la peur, performer une virilité sans même savoir ce que ce mot signifiait.

Cette ville en transformation est devenue le décor de notre éducation sentimentale. Un terrain de jeu où se mêlaient danger, fantasmes, violence et fiction. Un endroit où l'on inventait des histoires pour habiter un réel qui nous échappait un peu.



Extrait

« Un grondement.

Un grondement sourd comme une bête qui respire fort, un dragon ou un yéti, par-dessus ce grondement, comme un éboulement qui ne s'arrête jamais, et de temps à autre un bruit de métal plus aigu, strident, comme si l'on déversait un container entier de trousseau de clefs.

De ce monstre couleur rouille, rugissant, émane une fumée blanche et en son cœur une coulée rouge irradiante, lave de métal en fusion qui se déverse comme dégoulinante d'une immense boîte de conserve, une coulée continue, hypnotique comme lorsqu'on plonge son regard dans une flamme et qu'on est instantanément transporté à l'intérieur de soi.

Face à cette coulée, trois gamins à vélo sont là, silencieux à regarder vomir ce géant d'acier chacun perdu à l'intérieur de soi. Derrière eux coule une rivière noire. Elle semble presque visqueuse tant elle coule lentement, doucement. Elle transporte avec elles des péniches pesant plusieurs tonnes avec une telle aisance... Elle cache bien son jeu...

La péniche amène un container plein de trousseau clef et repart avec des rouleaux de pq géant, de tôle d'acier. Elle avance doucement, à la vitesse d'un vélo en 2^{ème} vitesse, petit plateau. Elle traverse le monstre et pénètre la ville.

L'entrée de la ville se fait sous une arche composée d'un viaduc, route à 4, non 5 bandes qui contourne la ville, le ring. Pas celui du seigneur des anneaux, celui-ci n'a que le pouvoir d'éviter le centre-ville... Tout le monde évite le centre-ville. On dit qu'il est noir, sale, puant, dangereux. Un autre monstre l'habite mais celui là ne rugit pas, il gémit. Il soupire, il geint, il pleure parfois. Il se lamente du temps qui passe, du temps qu'il fait, du temps d'avant. D'avant, où la ville avait un cœur qui battait fort, où les dorures des maisons répondait à la verdure des parcs et où les avenues n'était pas jonché de noir, de sale, de puant...

Des rires dévalent l'avenue, trois garçons à vélo sortis de leur dedans, foncent à toute allure, 4^{ème} vitesse 3 -ème plateau, ils traversent la ville, qui, à y voir d'un peu plus près n'est pas si noire. Ils traquent des trajectoires entre routes et trottoirs, slaloment entre les passants qui, à y voir d'une peu plus près n'ont pas l'air si dangereux. Ils longent la rivière, qui, à y voir d'un peu plus près, n'est pas si puante et traversent le pont en direction du terail. Leur terail, point stratégique, bastillon imprenable, là d'où l'on voit toute la ville mais où l'on ne peut être vu.

On y accède en longeant le ring et en contournant un grillage défoncé, mais ça reste entre nous. C'est là le rendez-vous, au pied du terail, au milieu d'un champ de bosse constitué par des motard du dimanche sur des motos débridés et par des cyclistes tout terrains en quête de sensations fortes. »



Biographie



Au cours des dernières années, Paul Mosseray développe une pratique artistique plurielle, à la croisée du théâtre, de la création collective, de la narration documentaire et de l'intervention en milieu scolaire. Son travail s'inscrit dans un va-et-vient constant entre plateau, espace public et terrain pédagogique, avec une attention particulière portée aux mécanismes sociaux à l'œuvre dans les récits intimes.

Son approche explore les dynamiques collectives et les formes ordinaires de domination, qu'il interroge à travers le jeu, l'écriture, l'enquête et la performance. Cette recherche le conduit à travailler aussi bien pour la scène que dans des formats divers, notamment en radio, en web ou au sein de projets participatifs.

Depuis 2020, il participe à plusieurs projets scéniques qui prolongent cette recherche d'un théâtre engagé et en mouvement, notamment avec le *Collectif Hold Up* et la *compagnie Chaliwaté*, où il développe un jeu physique, burlesque et choral. Il travaille également en théâtre jeune public avec la compagnie *La Tête à l'envers*.

En 2024, il initie *E'ville*, un projet de création qui prolonge son intérêt pour les enjeux contemporains, les imaginaires et les récits fragmentés. Ce travail s'inscrit dans une recherche autour des mémoires et des héritages coloniaux belges.

Parallèlement, son engagement artistique se déploie dans le champ audiovisuel et médiatique à travers des créations vidéo, des documentaires et des participations régulières à des formats radiophoniques et télévisuels. Ces espaces lui permettent d'expérimenter des formes de narration accessibles, souvent traversées d'humour, de décalage et d'observation du quotidien.

Depuis 2023, il est chroniqueur dans l'émission *Culture Club* sur la RTBF, où il développe un regard sensible et critique sur les arts de la scène.

Enfin, depuis deux ans, il mène un travail d'atelier en milieu scolaire et universitaire. Avec la *compagnie Maps*, il développe un projet de « live magazine » avec les étudiants de l'École de Journalisme de Louvain-la-Neuve (UCL). Et dans le cadre du programme EKLA, il explore les processus de création avec des adolescents. Ce travail pédagogique prolonge ses recherches artistiques autour de la construction des identités, des rapports sociaux et des récits collectifs dès l'enfance.

Infos Pratiques:

Le projet a fait ses premiers balbutiements dans le cadre du Marathon d'écriture organisé par l'asbl Pierre de Lune, avec l'accompagnement dramaturgique d'Alex Lorette et de Vincent Romain.

Il bénéficie également du soutien du CED-WB, où il a été accueilli en résidence d'écriture.

Bien que l'intention s'ancre dans un imaginaire lié à l'enfance, rien n'indique à ce stade que le projet soit destiné au jeune public. Les prochaines étapes permettront sans doute d'en préciser davantage la nature et le positionnement.

Coordonnées

PAUL MOSSERAY

Rue Georges Moreau, 132

1070 Anderlecht.

Tel: 0497/07.51.64

Email: paul.mosseray@hotmail.com

